

Des corps et des matériaux

Éric Gauthier

Numéro 53, 1992

Le théâtre désopération pliable

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46759ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gauthier, É. (1992). Des corps et des matériaux. *Inter*, (53), 31–31.

Éric GAUTHIER

**Le 3-fach
mit der ein-
kombination!**

Je ne vais voir aucune pièce de théâtre par principe le théâtre est quelque chose de répugnant constamment cette répugnance m'est rappelée quand je vais au théâtre

La Société de chasse, Thomas BERNHARD, Paris, L'Arche, 1988.

Le spectacle est, avant tout, une rencontre, dans un temps et un espace déterminés, de gens vivants avec d'autres gens vivants (public et interprètes).

La nature et la qualité de la communication qui s'établit entre ces deux groupes humains reposent bien évidemment sur l'œuvre représentée mais aussi, et presque autant, sur les structures spatiales et temporelles dans lesquelles elle se donne, se partage.

Il me semble qu'en cette fin du XXe siècle, le théâtre a tout intérêt à affirmer sa différence, son autonomie par rapport aux autres arts « spectaculaires », cinéma et télévision. Ceux-ci nous proposent, dans le moment où nous en jouissons, des œuvres pures, intangibles, goûtées dans la solitude individuelle ou au milieu d'une petite compagnie tribale. Le spectacle théâtral est essentiellement convivial. Une convivialité ouverte, hasardeuse et éphémère.

Je me garderais bien de partir en guerre contre cette tendance puisqu'elle nous donne parfois des choses magnifiques et que certaines œuvres dramatiques s'en accommodent fort bien. Mais, au bout du compte, je me demande si, agissant de la sorte, les metteurs en scène de théâtre ne vont pas être amenés à faire de plus en plus concurrence au film et s'installer avec plaisir dans des cadres architecturaux qui, convenant au film, ne conviennent pas forcément à l'acte théâtral. Quelle que soit la force de l'image frontale, héritée du XVIIe siècle et reprise avec l'impérialisme que l'on sait par les spectacle à écran, quelles que soient les facilités que donne l'éloignement pour créer une prétendue « magie spectaculaire », je continue, je m'entête (théoriquement du moins) à privilégier une forme de théâtre qui crève les écrans, envahit l'espace et mélange d'une manière impure, l'art et la vie.

Jean-Pierre RONFARD

La moralité du spectacle théâtral éveille depuis toujours le soupçon : peut-être exhibe-t-il trop ostensiblement les apparences du factice à l'intérieur d'un système de valeurs où l'art n'a jamais cessé d'être considéré comme la représentation sensible de la vérité.

Cette méfiance séculaire à l'égard de l'illusion qui prend vie à l'intérieur d'une boîte noire, la cage de scène, cette méfiance semble pourtant s'être évanouie. On en a mille fois annoncé la mort, mais le théâtre se porte désespérément bien.

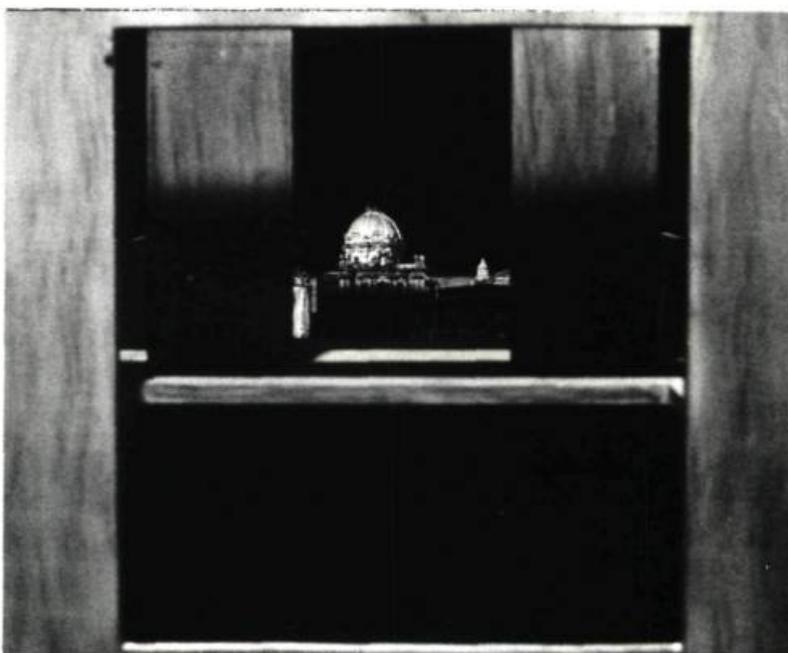
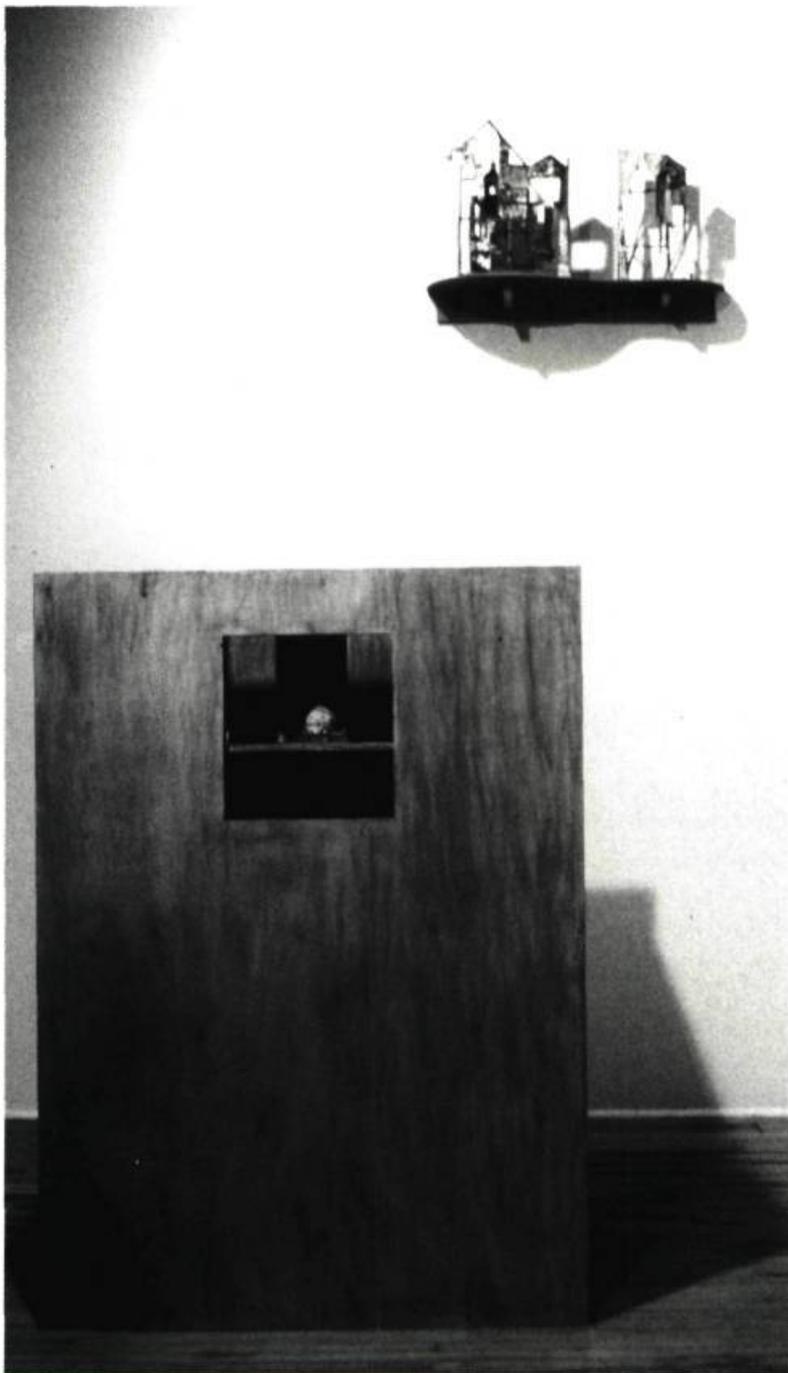
HEGEL avait énoncé clairement la faute originelle. L'art le plus élevé étant celui qui sait le mieux s'affranchir du sensible, le théâtre doit par conséquent être relégué tout en bas, lui qui se déploie, comme l'architecture, dans la spatialité et qui doit de plus faire appel aux ressources de la musique, de la poésie et de la peinture.

Le théâtre n'eût pas plus de chance avec l'avènement de la modernité, car celle-ci se veut conséquence et dépassement de cette exigence de vérité toujours active. Alors que la perspective italienne constitue l'armature de la peinture traditionnelle qu'il faut abolir à cause de son caractère illusionniste, cette perspective est également le fondement de la scénographie (littéralement : « mise en perspective ») qui donne naissance au théâtre européen.

Ce n'est qu'avec l'effondrement du projet moderniste au cours de la dernière décennie que les arts inférieurs de la classification hégélienne, théâtre et architecture, prirent le haut du pavé pour détourner la prophétie de celui-ci : la dissolution de l'art dans la religion.

En effet au lieu d'assister à l'abandon de la forme, à sa dématérialisation dans la spiritualité, il y a plutôt passage à l'hypersensible, à la forme la plus saturée, toute extériorité offerte à la communion culturelle. Rituels en temps réel qui convoquent l'intersubjectivité avec un minimum de présence. Des « rituels vrais » selon l'expression de Peter BROOKS.

Grâce à la prolifération des obscénités et des simulacres médiatiques, théâtre et architecture acquièrent une aura de vérité. Leur matérialité. Il y a là des corps et des matériaux.



**ages physiques violentes
spectateur pris dans le théâtre
supérieures. Un théâtre qui
'extraordinaire, mette en scène
elles et subtiles, et qui se
ceptionnelle de dérivation. Un**